L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

219-220 | 2016

Pacifications urbaines

L'ethnographie retrouvée

Sur quelques approches contemporaines des pratiques policières

Didier Fassin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29150>

DOI : 10.4000/lhomme.29150

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 29 novembre 2016

Pagination : 287-310

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Didier Fassin, « L'ethnographie retrouvée », *L'Homme* [En ligne], 219-220 | 2016, mis en ligne le 28 novembre 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29150> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29150>

L'ethnographie retrouvée

Sur quelques approches contemporaines des pratiques policières

Didier Fassin

UNE DISCIPLINE se donne à interpréter à travers ce dont elle parle mais également à travers ce dont elle ne parle pas. Le corpus qu'elle constitue la caractérise aussi bien par les œuvres qu'il contient que par les sujets dont il ne traite pas. Mais les territoires ainsi définis et leurs frontières conséquemment délimitées évoluent dans le temps au gré des changements de sensibilité et des renouvellements de génération, des critiques internes provenant de ses membres et des échanges avec d'autres savoirs. Ainsi l'anthropologie a-t-elle longtemps délaissé une institution pourtant essentielle au fonctionnement des sociétés : la police. Domaine réservé de la criminologie, l'étude de cette institution rassemblait pourtant sous cette bannière des sociologues et des politistes, parfois des juristes et des historiens – mais non des anthropologues. De leur côté, les criminologues, dont les positions académiques se consolidaient à mesure que leur influence publique s'étendait, s'avéraient peu enclins à adopter une démarche

À propos de : Alice Goffman (2014) ; Laurence Ralph (2014) ; Graham Denyer Willis (2015) ; Beatrice Jauregui (2016) ; et quelques autres textes sur les pratiques policières.

Ce texte trouve son inspiration dans les enquêtes que j'ai conduites entre 2005 et 2007 dans une grande circonscription de la région parisienne. Il est également nourri des discussions de l'atelier international « Ethnography and Policing » que j'ai organisé à l'Institute for Advanced Study de Princeton en mai 2014, grâce au soutien de la Fritz Thyssen Stiftung, et qui a donné lieu à l'ouvrage collectif *Writing the World of Policing. The Difference Ethnography Makes*, en cours de publication par The University of Chicago Press. Je suis donc reconnaissant à Elif Babül, Susana Durão, Daniel Goldstein, Clara Han, Steve Herbert, Julia Hornberger, Beatrice Jauregui, Helene Maria Kyed, Jeffrey Martin, Duncan McCargo, Laurence Ralph pour avoir partagé avec moi leur expérience ethnographique autour des pratiques policières sur quatre continents. J'ajoute, puisque je consacre des développements substantiels à son livre à la fin de cet article, que j'ai eu des conversations avec Alice Goffman lors de l'année qu'elle a passée dans la School of Social Science de l'Institute for Advanced Study, ainsi qu'avec plusieurs de ses professeurs.

À PROPOS

d'observation participante et à explorer des mondes non occidentaux – deux éléments associés à l'approche anthropologique, même si elle ne s'y résume pas et n'en a pas l'exclusivité.

Au cours de la période récente – à peine plus d'une décennie –, un double renversement s'est toutefois produit. D'une part, un intérêt croissant s'est manifesté au sein de l'anthropologie pour les pratiques policières et l'expérience qu'en ont les citoyens, notamment dans les quartiers populaires. D'autre part, une attention nouvelle a été portée à l'enquête de terrain et à ses vicissitudes dans les travaux criminologiques, où les techniques statistiques restent néanmoins dominantes. Le point de rencontre de ces deux mouvements, qui a récemment donné lieu à une substantielle production scientifique sous forme d'ouvrages, d'articles, d'ateliers, de conférences et de blogs, est la pratique de l'ethnographie : pour les anthropologues, c'est donc l'exploration d'un nouvel objet, et pour les criminologues, le recours à une nouvelle méthode (en fait, comme on le verra, il s'agit dans les deux cas d'une redécouverte). Cette convergence remarquable appelle deux questions en miroir. Premièrement, en quoi la méthode ethnographique modifie-t-elle la compréhension que l'on peut avoir de l'institution à laquelle la société confie la charge du maintien de l'ordre, de la protection de la sécurité et du respect de la loi ? Deuxièmement, en quoi l'objet que représente cette institution, la manière dont on l'appréhende, les problèmes que pose son interprétation et les enjeux que soulève la restitution de son étude peuvent-ils, réciproquement, contribuer à questionner et enrichir le travail de l'ethnographe ? À ces deux interrogations, on pourrait en ajouter une autre, liée à l'importance prise par le thème des forces de l'ordre dans l'espace public de nombreux pays au cours de cette même période : comment l'ethnographie des pratiques policières informe-t-elle le débat et les politiques publics, et comment s'en nourrit-elle en retour ? C'est à ces trois questions que je vais donc essayer d'apporter quelques éléments de réponse mais, avant cela, il me faut formuler une remarque préliminaire sur chacun des deux termes qui donnent son titre et sa raison d'être à cet essai, à savoir l'ethnographie et la police.

Il n'est certainement nul besoin de définir l'ethnographie dans une revue d'anthropologie. Je veux toutefois, par souci de clarté, préciser l'usage que je fais de ce terme dans la mesure où, de cet usage, dépend l'analyse qui suit. L'ethnographie ne correspond certainement plus aujourd'hui à la vision qu'en avait Claude Lévi-Strauss (1958 : 387) : une simple collecte de données constituant l'étape initiale de la recherche, en vue des deux opérations ultérieures essentielles que sont la synthèse

ethnologique et la comparaison anthropologique. Il n'est pourtant pas dit que cette interprétation n'ait plus cours dans certaines autres disciplines des sciences sociales et, notamment, au moins jusqu'à une période récente, en criminologie, ainsi qu'on le verra. Il ne semble donc pas inutile de préciser qu'ethnographie se réfère ici à une pratique intégrale de la recherche liant approche empirique et démarche théorique (Bazin 2008). Plus précisément, trois dimensions m'en paraissent essentielles. Elle est une méthode reposant sur une présence longue, une observation variablement participante, l'établissement de liens plus ou moins étroits avec des interlocuteurs sur le terrain. Elle est une expérience nourrie de la rencontre et de l'échange intersubjectifs à travers lesquels s'élaborent les éléments de connaissance du monde social étudié. Elle est enfin une écriture impliquant une double opération de description et d'interprétation, en même temps qu'un travail de mise en forme et de communication avec un public, tous éléments étroitement associés dans l'acte d'écrire. La reconnaissance de cette triple dimension suppose que l'ethnographie soit réflexive et critique.

On pourrait de même considérer qu'il est superflu de préciser ce qu'on entend par le mot « police » tant il appartient au langage ordinaire. Il n'en est rien. L'anglais dispose de deux termes : *police*, qui signifie les forces de l'ordre et, par conséquent, s'emploie toujours au pluriel ; *policing*, qui correspond à un cadre bien plus vaste d'administration de l'ordre de la cité, qu'elle fasse ou non appel à cette institution. Une distinction assez proche existe, en français, entre le sens contemporain et le sens classique du mot « police », comme l'analyse Michel Foucault (2009 : 321) : d'un côté, c'est l'institution à laquelle la société délègue l'usage légitime de la force publique ; de l'autre, c'est l'ensemble des instruments que la société met en place pour gouverner les différents aspects de la vie collective, de l'hygiène publique à la réglementation urbaine. Plutôt que d'appeler une définition, cette différenciation sémantique invite à ne pas enfermer la signification du mot « police » dans les limites d'un corps professionnel, mais à l'ouvrir à ses diverses dimensions de contrôle et à leurs multiples agencements (Brodeur 2010). C'est du reste bien ce que la démarche ethnographique propose de faire : comprendre ce qui fait sens du point de vue de la régulation de l'ordre public, qu'il s'agisse d'actions menées par des gardiens de la paix, des sociétés de sécurité, des milices d'autodéfense, voire des organisations mafieuses.

Ces précisions étant apportées, nous pouvons examiner la manière dont le champ des recherches ethnographiques sur la police s'est constitué, en prêtant notamment attention au contexte dans lequel il s'est formé.

Contrairement à l'idée commune selon laquelle le rythme des travaux en sciences sociales, particulièrement en anthropologie, serait trop lent pour les rendre opportuns et utiles, les chercheurs de ces disciplines identifient souvent, par la connaissance des mondes qu'ils étudient, des phénomènes qui sourdent avant même qu'ils ne se manifestent bruyamment dans l'espace public. Loin d'arriver après la bataille, comme c'est presque toujours et par nécessité le cas pour les journalistes, ils peuvent la précéder et même, en quelque sorte, la pressentir, ou tout simplement, se trouver par hasard là où elle se déroule. Les études ethnographiques sur les forces de l'ordre ne font pas exception : leur multiplication a commencé avant qu'une série d'événements ne mette au cœur de l'actualité les relations entre la police et ses publics en de multiples lieux de la planète. Il n'en reste pas moins que ces événements souvent dramatiques ont jeté un éclairage particulier sur l'approche ethnographique, révélant *a posteriori* la pertinence d'une méthode qui permettait de mieux les comprendre, offrant soudain aux chercheurs une ouverture médiatique dont ils étaient peu coutumiers et suscitant en retour de nouvelles vocations d'observation des pratiques policières. Il n'est donc pas possible de séparer la redécouverte de l'ethnographie dans les études des forces de l'ordre d'un contexte social et politique qui favorise à la fois sa réception et son expansion.

Il est à cet égard remarquable que la « question sécuritaire », déjà vieille de trois ou quatre décennies, avec dans sa version états-unienne les politiques de *law and order* s'appuyant sur le leitmotiv de la « tolérance zéro » et le paradigme de la « vitre brisée », se soit en quelques années doublée d'une « question policière », mettant cette fois en cause la manière dont ces politiques devenaient elles-mêmes une partie du problème. Les thèmes omniprésents de la délinquance et de la criminalité, notamment liées à la drogue, qui avaient justifié le tournant répressif observé dans de nombreux pays occidentaux à partir des années 1970 et 1980, se sont ainsi trouvés partiellement déplacés et débordés, dans le débat public, par les enjeux autour des pratiques violentes et discriminatoires des forces de l'ordre à l'encontre des segments défavorisés et souvent des minorités ethnoraciales, et ce, en partie du reste grâce aux ethnographies qui les ont rendues visibles.

Le basculement le plus spectaculaire a certainement été celui observé aux États-Unis au cours de l'été 2014, après la mort de Michael Brown, abattu par un policier à Ferguson, et celle d'Eric Garner, étranglé lors de son arrestation à New York, préludes à une longue litanie d'homicides, dont le comptage, entrepris pour la première fois en 2015, a permis de

dénombrer 1134 décès des suites d'interactions avec les forces de l'ordre en un an : en réaction à ces tragédies, des manifestations ont eu lieu dans tout le pays et le mouvement social *Black Lives Matter*, né peu avant, a rapidement pris de l'ampleur, devenant un acteur majeur de la vie politique. On peut également citer, parmi d'autres, les émeutes françaises après la mort de deux adolescents à Aulnay-sous-Bois en 2005, ou britanniques après le décès d'un jeune homme à Tottenham en 2011, à chaque fois en rapport avec une intervention policière. De tels événements ne sont cependant pas limités au monde occidental. Le Brésil, où l'on estime à plus de 500 le nombre de personnes tuées chaque année par les forces dites de pacification dans les seules favelas de Rio de Janeiro, et les Philippines, où la police a officiellement abattu plus de 700 individus lors des deux premiers mois de sa campagne de lutte contre le trafic de stupéfiants, se distinguent par le nombre et la banalisation de leurs exécutions extra-judiciaires.

On ne peut néanmoins pas séparer la place croissante de la « question policière » dans l'espace public de la présence également grandissante des forces de l'ordre dans le domaine médiatique, sous la forme de fictions, de documentaires et de télé-réalité. Bien que cette présence ne soit pas nouvelle, comme l'atteste notamment l'abondante production de romans policiers et de films noirs tout au long du XX^e siècle, une inflexion est notable dans la manière de représenter les forces de l'ordre avec une volonté de montrer, ou tout au moins de paraître montrer, la « vérité » du métier. Cette volonté est évidente dans les documentaires, qui relèvent en fait souvent d'opérations de communication de la part de l'institution, et plus encore dans la télé-réalité, où la caméra suit le supposé quotidien de gardiens de la paix en patrouille dans la ville ou à la poursuite de délinquants. Mais les fictions elles-mêmes tendent à brouiller la frontière avec le réel dans des séries télévisées comme *The Wire* aux États-Unis (créée par David Simon), ou *Engrenages* en France (écrite par Alexandra Clert et Guy-Patrick Sainderichin), qui reposent sur un travail préalable d'enquête et manifestent ouvertement leur ambition sociologique. Les médias génèrent donc, à côté de l'approche plus classique de scénarios aussi haletants que peu vraisemblables, une représentation de l'activité policière qu'on pourrait dire d'allure ethnographique, qui constitue à la fois un terreau favorable et une forme concurrente pour les recherches ethnographiques récemment conduites par les chercheurs.

Ce développement parallèle des travaux ethnographiques en criminologie et des recherches anthropologiques sur la police est en fait, paradoxalement, un retour aux sources. En effet, l'enquête pionnière de William Westley (1970 [1950]) sur la police d'une ville moyenne du Midwest

et l'étude séminale de Michael Banton (1964) sur la figure du policier en Grande-Bretagne permettaient déjà d'opposer, sur la base d'une observation fine, le *cop* états-unien et le *bobby* écossais, même si, dans le premier cas, les entretiens et questionnaires occupaient une place substantielle dans l'analyse, et si, dans le second, la lecture durkheimienne du sacré dans le travail policier surdéterminait quelque peu l'interprétation des faits. Il est de surcroît notable que, pour l'un comme pour l'autre de ces travaux, les commentateurs soulignaient que leur publication survenait dans un contexte où les pratiques déviantes des forces de l'ordre – violence, discrimination, corruption – faisaient déjà l'objet de questionnements publics : *nihil novi sub sole*.

Après ces débuts prometteurs tant du côté de la criminologie que du côté de l'anthropologie, il semble que l'ethnographie de la police ait connu une éclipse de près d'un demi-siècle. Cette affirmation trop radicale appelle toutefois un triple amendement, à savoir une explicitation, une rectification et une explication qui, toutes trois, concernent essentiellement la criminologie. Premièrement, en se limitant à l'âge d'or de cette discipline, il ne s'agit pas de suggérer que Jerome Skolnick (1966), James Q. Wilson (1968), Egon Bittner (1979 [1970]), Albert Reiss (1971), Peter Manning (1997 [1977]) ou Richard Ericson (1982), entre autres, ne conduisaient pas de recherche de terrain, encore qu'elle fût souvent déléguée à des assistants. Bien au contraire, leur fine connaissance du monde de la police était nourrie d'enquêtes par observation, mais ce matériau apparaissait principalement sous la forme de brèves vignettes ou d'anecdotes signifiantes illustrant un trait générique ou une caractéristique professionnelle et, plus souvent même, disparaissait sous le travail de généralisation opéré par les auteurs. Ni la méthode, ni l'écriture, ni l'expérience ne faisaient l'objet d'une analyse spécifique, d'un exercice réflexif ou d'une discussion critique. Deuxièmement, à ce propos trop systématique, il faut évidemment apporter des corrections. Quelques auteurs ont développé une approche ethnographique et l'ont assumée en tant que telle, notamment à travers un travail réflexif sur les enjeux de cette démarche. C'est le cas par exemple de Maurice Punch (1979), dont la monographie néerlandaise propose une discussion de la méthode d'enquête et de la relation aux enquêtés, et de John Van Maanen (1988), dont l'analyse des styles d'écriture dans la restitution du travail de terrain est devenue classique. Troisièmement, pour comprendre l'éclipse ethnographique, il faut prendre en considération l'importance prise, au cours de cette période, par les techniques quantitatives en criminologie et le corrélatif discrédit des approches qualitatives jugées moins rigoureuses. Il s'agit là d'un phénomène non spécifique puisqu'on le constate dans

le monde anglophone pour la plupart des diverses sciences sociales, comme le montre George Steinmetz (2005). C'est le résultat de la convergence de plusieurs phénomènes : l'influence du paradigme dominant de l'économie, l'évaluation des chercheurs par des indicateurs bibliométriques, le développement de technologies performantes d'analyse des données et la confiance accordée à la démarche positiviste au-delà des cercles scientifiques.

Le récent regain de l'ethnographie des pratiques policières représente donc une véritable rupture, tant en criminologie, qui se dote d'une nouvelle approche, qu'en anthropologie, qui se passionne pour un nouvel objet. Même si, parmi les travaux criminologiques, l'ethnographie demeure minoritaire, et si, dans la recherche anthropologique, la police reste un thème marginal, la dynamique enclenchée n'en est pas moins significative. Aux États-Unis, où le phénomène est probablement le plus marqué, le géographe Steven Herbert (2006) a suivi en observateur le quotidien des policiers dans la ville de Seattle, tandis que le politiste Peter Moskos (2008) a patrouillé pendant une année dans les rues de Baltimore en tant que policier. Mais ce sont surtout les travaux portant sur l'expérience que les publics, notamment parmi les minorités défavorisées, ont des forces de l'ordre qui se sont développés, faisant du reste écho à ce que la société états-unienne elle-même commençait à percevoir du rôle délétère de la répression policière dans les milieux populaires : renouant avec la recherche pionnière d'Elijah Anderson (1990), dont le chapitre « The Police and the Black Male » décrit le harcèlement policier dans les *innercities*, les études de William Garriott (2011) dans une ville rurale de West Virginia, de Victor Rios (2011) sur les pratiques punitives à l'encontre des Hispaniques à Oakland, de Laurence Ralph (2014) sur les gangs et leurs victimes à Chicago, et d'Alice Goffman (2014) sur la vie des jeunes Noirs à Philadelphie révèlent l'emprise écrasante des forces de l'ordre et du dispositif pénal dans le cadre de ce qui a été qualifié de guerre à la drogue, emprise dont les témoignages, comme celui de Ta-Nehisi Coates (2015), rédigé dans une forme elle-même proche de la relation ethnographique, offrent une lecture subjective.

Le renouveau ethnographique dans les études sur la police concerne tous les continents. En Amérique latine, les études de Graham Denyer Willis (2015) à São Paulo et de Ben Penglase (2014) à Rio de Janeiro prolongent le travail de Teresa Caldeira (2000) sur la répression violente de la criminalité dans les favelas au Brésil, tandis qu'en Bolivie, l'enquête de Daniel Goldstein (2012) à Cochabamba montre, à l'inverse, que les habitants se sentent abandonnés par les forces de l'ordre. En Afrique, Julia Hornberger (2011) s'intéresse à la mobilisation des droits de l'homme

dans la pratique des policiers à Johannesburg, où Jonny Steinberg (2008) a suivi l'activité de patrouille, cependant que Sarah Jane Cooper-Knock et Oliver Owen (2014) s'interrogent sur les relations ambiguës des forces de l'ordre avec les groupes d'autodéfense au Nigéria et en Afrique du Sud. En Asie, Beatrice Jauregui (2016) décrit la vie d'un poste de police dans une zone rurale de l'Uttar Pradesh et Jeffrey Martin (2014) analyse le rôle des valeurs confucéennes dans les pratiques policières. En Europe, où l'ancien policier devenu philosophe Malcom Young (1991) avait ouvert la voie à l'observation des forces de l'ordre de l'intérieur, Andreas Glaeser (2000) montre comment, après la réunification de l'Allemagne, la police de Berlin se trouve confrontée à la rencontre de deux cultures et de deux identités, et Katherine Verdery (2013) associe travail archivistique et enquête ethnographique pour appréhender la police secrète de la Roumanie communiste. On pourrait du reste aisément sous-estimer l'importance de cette production internationale en s'en tenant, comme beaucoup le font, aux seuls textes publiés en anglais, les logiques d'hégémonie linguistique conduisant à négliger les travaux de même nature produits dans les langues nationales au Portugal (Durão 2008), aux Pays-Bas (Van Hulst 2013), au Brésil (Alves de Araújo 2014) ou au Chili (Frederic *et al.* 2014), par exemple. Pour ce qui est de la France, l'ethnographie des forces de l'ordre n'a trouvé sa place que récemment, et timidement, avec les enquêtes de Gwénaëlle Mainsant (2013) sur la brigade de répression du proxénétisme, et de Jérémie Gauthier (2015) sur la question ethnoraciale dans la police.

Cette revue incomplète d'un champ émergent, mais déjà objet d'ouvrages collectifs (Garriott 2013 ; Bradford *et al.* 2016), invite donc à se poser une double question : qu'est-ce que l'ethnographie apporte à la compréhension de l'activité policière et comment les travaux sur les pratiques policières enrichissent-ils en retour le travail ethnographique ?

Ce que l'étude de la police doit à l'ethnographie

L'importance et les enjeux de l'ethnographie pour l'étude de la police ont été décrits de manière convaincante dans un ouvrage collectif de criminologie publié il y a près de quatre décennies, surtout dans l'épilogue rédigé par l'un de ses deux coordinateurs (Van Maanen 1978). Plutôt donc que de répéter ou paraphraser cette éclairante discussion qui portait sur la méthode, il semble plus judicieux d'emprunter une autre voie en déplaçant l'analyse vers l'épistémologie. L'approche ethnographique se caractérise notamment par deux opérations intellectuelles étroitement liées : l'observation participante, qui la distingue des approches documentaires,

statistiques ou par entretiens, encore que des combinaisons soient possibles ; le raisonnement inductif, qui la différencie des approches hypothético-déductives, voire expérimentales, même si ces dernières peuvent aussi se construire sur la base d'inférences à partir de faits constatés. De ces deux opérations, découlent deux heuristiques. D'une part, l'observation permet la mise en évidence de différences entre la représentation qu'on a de l'institution policière et les réalités qu'on en observe, entre ce que prévoient les textes réglementaires et les normes professionnelles et ce que sont les pratiques policières sur le terrain, entre ce que les policiers disent qu'ils font et ce qu'on les voit faire. Il s'agit d'une heuristique du dévoilement. D'autre part, l'induction implique d'exclure les hypothèses et de réduire les présupposés, afin de favoriser l'émergence d'éléments signifiants sur les forces de l'ordre, leur organisation, leur mode d'intervention, le sens donné à leur action, l'appréhension de leurs pratiques par leurs publics, tous éléments qui font ensuite l'objet de descriptions et d'interprétations pour permettre l'élaboration d'un savoir sur la police. Il s'agit d'une heuristique de la découverte. Cette distinction n'est bien sûr qu'une commodité analytique : dévoilement et découverte se recoupent en partie et n'épuisent pas toutes les ressources heuristiques de l'ethnographie ; de surcroît, ils ne sont pas l'apanage de cette dernière, mais prennent avec elle une forme particulière liée à l'observation participante et au raisonnement inductif. Examinons-les plus en détail.

Le dévoilement n'implique pas nécessairement que les agents cherchent à cacher leurs pratiques, à protéger leurs intérêts, à mentir à leurs interlocuteurs, en somme à « tricher » vis-à-vis des autres ou vis-à-vis d'eux-mêmes. Il révèle simplement l'écart entre ce qui est supposé être et ce qui est, écart dont les agents peuvent être plus ou moins conscients. « Ce qui est supposé être » peut correspondre à la loi, à des règles de bonne conduite, à une idée que les agents se font de ce qui devrait être ou même de ce qui est effectivement. « Ce qui est » résulte du travail d'observation, de description et d'interprétation de l'ethnographe et ne peut, à ce titre, être considéré comme une vérité définitive sur le monde réel. Le décalage entre les deux vaut évidemment pour tout objet d'étude. Dans le cas de la police, il revêt toutefois une importance singulière, dans la mesure où ce qui doit être est codifié, dans un Code de procédure pénale et un Code de déontologie, mais aussi dans des circulaires ministérielles ou des consignes de supérieurs hiérarchiques, tandis que ce qui est découle du pouvoir discrétionnaire particulier qui est accordé aux agents et qui leur permet de décider sur-le-champ de ce qu'il faut faire ou de ce qu'ils veulent faire, notamment en termes de coercition. En sorte que les écarts à la norme sont à la fois favorisés par le pouvoir discrétionnaire et occultés

en raison de leurs implications légales. Autrement dit, on peut s'attendre à ce que les déviances soient fréquentes et la plupart du temps dissimulées. L'observation est donc essentielle pour les reconnaître.

Prenons l'exemple des violences policières dans le contexte français. Elles sont généralement étudiées sur la base de leur définition légale et à partir de deux types de matériau : les récits des victimes et les rapports des agents. Dans le premier cas, la précaution impose de rappeler qu'il ne s'agit que de « faits discursifs », par nature invérifiables, justifiant par conséquent une interrogation sur la réalité des « bavures policières » (Jobard 2002). Dans le second, l'objet se déplace des « abus de pouvoir » aux modalités de l'activité disciplinaire de l'institution, et donc à la manière dont elle se protège systématiquement en légitimant l'usage de la force physique (Moreau de Bellaing 2015). Dès lors, soit la violence se trouve mise en doute en tant qu'elle n'est qu'une version possible de ce qui a eu lieu, soit elle se voit escamotée au profit d'une analyse de textes et de justifications. L'ethnographie, en tant qu'elle permet d'appréhender ce qui se joue sur le terrain, lui redonne au contraire une forme de vérité et de réalité. Elle le fait de trois façons (Fassin 2013a). D'abord, elle en montre le déroulement et notamment l'enchaînement des faits : comment une provocation d'un policier, ou bien un contentieux avec la victime, ou bien une logique de punition collective peut déboucher sur un usage de la force. Ensuite, elle expose les tactiques employées pour couvrir les faits : comment l'accusation d'outrage et rébellion à l'encontre d'un agent dépositaire de l'autorité publique permet d'inverser les charges en transformant la victime en coupable. Enfin, elle permet de dégager l'analyse de la seule définition légale en redonnant à la violence le sens qu'elle a pour celui qui l'exerce comme pour celui qui la subit : alors que le droit pénal la limite à l'usage injustifié ou disproportionné de la force physique, l'observation révèle les multiples manifestations de violence morale, sous forme d'insultes, de brimades, d'humiliations, qui tendent à se substituer à l'atteinte des corps, mais que la loi ne reconnaît pas et que la justice ne condamne pas.

De ces dévoilements que permet l'enquête ethnographique, on pourrait multiplier les exemples. Je me limiterai à deux. Dans son travail sur et avec les policiers de Baltimore, Peter Moskos (2008 : 138 et *sq.*) indique comment les statistiques d'interpellations trahissent la réalité de l'efficacité des agents. En effet, certains déploient des tactiques pour accroître sensiblement leurs performances en se focalisant sur des proies faciles et des délits mineurs. L'un d'eux, dont les résultats spectaculaires lui valent les faveurs de ses supérieurs et le mépris de certains de ses collègues, choisit d'arrêter des cyclistes pour défaut d'éclairage et, lorsqu'ils ne sont pas en

mesure de présenter leurs papiers d'identité, dont le port n'est pourtant pas obligatoire aux États-Unis, il leur fait passer la nuit en garde à vue. Dans sa recherche sur les forces de l'ordre à São Paulo, Graham Denyer Willis (2015 : 86 et *sq.*) explique comment les détectives chargés de conduire des investigations sur les homicides commis par les policiers tendent à exonérer ces derniers de toute responsabilité, à la fois par sympathie pour leurs collègues, par manque de considération pour les victimes et par évitement de complications administratives. Ainsi, à la suite de la mort d'un homme abattu dans une favela par des policiers, le détective se rend compte que, contrairement à la version de ces derniers, la victime, d'une part, n'a pas été tuée lors d'un cambriolage, lequel avait eu lieu dans une autre rue, et, d'autre part, n'était pas armée alors que la légitime défense était invoquée ; mais, après s'être rendu compte à la morgue qu'il s'agissait d'un toxicomane déjà impliqué dans divers délits, le détective décide d'ignorer les éléments qui établissent la volonté délibérée de ses collègues d'éliminer un délinquant. Par conséquent, de même que les chiffres d'interpellation ne disent pas la réalité des performances des policiers de Baltimore, les rapports d'enquête n'énoncent pas la vérité des responsabilités des policiers de São Paulo. Analyser les premiers et consulter les seconds ne suffit pas. L'étude ethnographique, par ce qu'elle suppose de familiarisation avec les agents et leurs pratiques, peut permettre de dévoiler ce que ces chiffres et ces rapports masquent.

La découverte procède d'une logique distincte quoique complémentaire. À la différence de nombre de travaux criminologiques qui posent des hypothèses, par exemple sur l'influence de l'appartenance des individus concernés à une minorité ethnoraciale et de leur comportement lors de l'interaction avec les forces de l'ordre sur la probabilité d'être interpellé, avant de les tester au moyen d'un protocole d'enquête, la démarche de l'ethnographe est inductive. Elle élabore progressivement une lecture possible des événements, des situations et des problèmes sur la base d'une sélection et d'une interprétation de faits qui apparaissent signifiants. D'une masse initialement informe et souvent considérable d'informations se dessine peu à peu un sens possible de ce qui n'en avait guère au départ ou, tout simplement, n'était pas même perçu. L'approche inductive peut donc rendre visible ce qui se dérobaît au regard et intelligible ce qui échappait à l'entendement. Mais la description et l'interprétation auxquelles elle donne lieu ne sont que l'une des descriptions et l'une des interprétations possibles du fait concerné.

En voici une illustration tirée là encore du cas français, mais également repérable en filigrane dans d'autres contextes nationaux. Il arrive que, comme dans *La Lettre volée* d'Edgar Poe, on soit incapable de voir ce

qu'on a sous les yeux et qui, pourtant, éclairerait un pan entier d'une recherche. Tel est le cas de la question de l'ennui dans le travail de patrouille (Fassin 2016). En effet, bien qu'il soit mentionné dans diverses études criminologiques qu'une part importante du temps consacré à déambuler ou circuler dans la ville est vide d'événements et que les moments en quelque sorte utiles du point de vue de l'ordre et de la sécurité publics sont minoritaires, l'ennui en tant que tel n'a que très rarement reçu l'intérêt qu'il mérite (Ferrel 2004). Il y a plusieurs raisons à cela : les agents eux-mêmes tendent à minimiser cet aspect de leur métier ; les chercheurs sont volontiers pris eux aussi dans une certaine séduction de l'action ; l'inactivité est, en soi, difficile à décrire. Or, cette dimension du travail policier est essentielle pour en comprendre à la fois l'expérience et les déviances. D'une part, en effet, la réalité fastidieuse d'un quotidien sans relief, où l'on passe de longues heures diurnes ou nocturnes à rouler au pas en scrutant les alentours dans l'attente de l'appel d'un habitant et en échangeant des propos anodins ou d'amères récriminations, tranche avec l'imaginaire d'un métier haletant fait de courses-poursuites et d'interpellations en flagrant délit, et crée une inavouable frustration qui tend souvent à se retourner contre certains segments de la population. De l'autre, la rareté des sollicitations de la part des citoyens alors même qu'existe une forte demande politique de production d'interpellations conduit aussi bien à substituer à l'intervention réactive une intervention proactive consistant à vérifier l'identité et à pratiquer des fouilles sur des individus présents dans les espaces publics, qu'à répondre à des événements mineurs de manière excessive tant par le nombre d'unités impliquées que par l'agressivité déployée. L'inactivité et l'ennui représentent donc un élément essentiel pour appréhender le harcèlement de certaines catégories sociales, la banalisation des discriminations ethnoraciales et la création d'incidents parfois graves. Ils ne sont toutefois accessibles que par l'enquête ethnographique, y compris à travers l'expérience physique que peut en avoir le chercheur, lui-même envahi par la monotonie et la lassitude, pour autant qu'il accepte de le reconnaître, au prix de sa propre déception et de celle, anticipée, de ses lecteurs.

Les enquêtes ethnographiques conduites par des criminologues ou des anthropologues fournissent de multiples et importantes semblables découvertes générées par la démarche inductive, qui peut concerner aussi bien les pratiques policières que l'expérience de leurs publics. Dans son étude du travail de patrouille dans une grande agglomération canadienne, Richard Ericson (1982 : 138 *et sq.*) a été le premier à mettre clairement en évidence le fait que l'activité de contrôle et de fouille, qui constitue l'essentiel de l'intervention proactive des policiers et se concentre presque

exclusivement sur les jeunes hommes des classes populaires, ne procède pas d'une logique de prévention du crime et d'arrestation de criminels, ni même de recherche de suspects, version officielle de leur mission, mais d'une logique d'imposition et de reproduction de l'ordre social : « ces vérifications produisent rarement une inculpation, mais les policiers estiment le temps passé à les faire utile pour rappeler leur place à ces individus » (*Ibid.* : 139). Ce que comprennent ces derniers qui acceptent presque toujours la double contrainte du contrôle d'identité et de la fouille au corps, voire de la visite du véhicule, en sachant précisément que la fonction de ces pratiques est avant tout un rappel à l'ordre social. Dans son enquête auprès d'adolescents et de jeunes en milieu urbain californien, Victor Rios (2011 : 148 *et sq.*) révèle l'image en miroir de ces pratiques, à savoir l'expérience qu'en ont ces publics marginalisés et stigmatisés. Il montre notamment que la position des adolescents et des jeunes des minorités de couleur qui ne sont pas engagés dans des activités délinquantes est particulièrement difficile. D'une part, ils se trouvent harcelés comme les autres, humiliés devant leurs proches par des contrôles, des fouilles et des insultes, et même provoqués à la recherche d'un incident : l'un d'eux, qui, lors de l'une de ces nombreuses vérifications d'identité, répond au policier qui lui tient des propos blessants, est immédiatement victime d'une tentative d'étranglement. D'autre part, ils se voient rejetés par leurs pairs, déconsidérés pour leur refus de commettre des délits et soupçonnés même d'être des informateurs de la police : le même garçon, qui participe à un programme de prévention de la toxicomanie, est roué de coups par des jeunes du quartier, sous l'œil amusé de son propre cousin, parce qu'on l'a vu parler avec un éducateur. Il est ainsi « pris au piège d'un double lien : s'il suit les traces de son cousin, il va finir "embarqué" dans le système ; s'il participe au programme préventif, ses pairs l'accusent d'être une "balance" » (*Ibid.* : 150). La fonction officieuse de la police de maintien d'un ordre qui n'est pas l'ordre public mais l'ordre social, et le double lien dans lequel se trouvent pris les jeunes des minorités entre le harcèlement des policiers et l'hostilité de leurs pairs ne peuvent émerger que d'une démarche inductive prédisposée, en quelque sorte, à la découverte d'indices auxquels une signification plus générale pourra être donnée sur la manière dont les sociétés contemporaines délèguent à la police des pouvoirs étendus pour gouverner les milieux populaires.

Si donc l'approche ethnographique fournit des éléments essentiels de compréhension des pratiques policières, de leur réception par leurs publics et, plus généralement, de leur rôle dans la gestion des affaires de la cité, il est possible de se poser symétriquement la question de ce que les études sur la police apportent à l'approche ethnographique. D'un côté, on peut bien sûr considérer que la police est une institution comme une autre et les policiers une profession parmi d'autres, que les interactions avec leurs publics ne sont qu'un cas particulier des relations entre la bureaucratie et la population qu'elle est censée servir, qu'enfin l'activité de ces agents participe du cadre plus large de l'action de l'État et de ses missions régaliennes. Mais d'un autre côté, on peut aussi penser qu'il y a peut-être quelque chose de singulier, quoique de signification générale, dans le fait de mener un travail ethnographique au sein d'un corps social qui se distingue par une combinaison de visibilité et d'opacité, par sa réticence à se laisser pénétrer par les regards extérieurs, par sa capacité à user de la force de manière à la fois légitime et discrétionnaire, par sa fonction d'application de la loi non exclusive du recours à des méthodes illégales, enfin par l'ambiguïté de son image qui suscite alternativement ou même simultanément l'admiration et l'indignation, le respect et la crainte. Pour tester cette double lecture possible, reprenons successivement les trois éléments qui ont été proposés au départ comme constitutifs de la pratique de l'ethnographie, à savoir la méthode, l'écriture et l'expérience.

En termes de méthode, enquêter sur la police présente un certain nombre de problèmes qu'on peut voir comme exemplaires plutôt qu'exceptionnels : ils accentuent des traits qui sont rencontrés de manière moins prononcée dans l'étude d'autres institutions, professions ou activités. J'en mentionnerai deux. Premièrement, l'accès même au terrain est généralement difficile et l'obtention d'une autorisation passe souvent par un cheminement hiérarchique complexe qui se révèle être parfois une manière de faire obstacle à la recherche sans l'énoncer explicitement. De telles difficultés peuvent d'ailleurs servir de prétexte à l'ethnographe pour renoncer à en faire la demande. Avant de solliciter une autorisation, il faut s'être soi-même autorisé à l'envisager, et il est probable que l'auto-censure du chercheur est, autant que la censure par l'institution policière, une explication à la rareté des ethnographies de la police. Surmonter ce double obstacle peut nécessiter de se faire soi-même policier ou, plus classiquement, d'être introduit dans l'institution par des contacts, voire, simplement, de bénéficier d'un heureux concours de circonstances. Deuxièmement, pour autant que la première étape ait été franchie,

l'élaboration d'une juste distance à l'objet s'avère un exercice délicat en raison notamment de la saturation de l'imaginaire sur le monde de la police par la littérature, le cinéma, la télévision, la presse et le discours politique, imaginaire auquel les policiers eux-mêmes adhèrent volontiers ou continuent de faire semblant d'adhérer quand le métier les en a désenchantés, vis-à-vis de leurs proches, de leurs collègues et, bien sûr, des journalistes ou des chercheurs qui viennent les étudier. La manière dont les divers médias représentent la police tend à focaliser l'attention sur des événements, parfois dramatiques ou spectaculaires, dans lesquels les policiers occupent des positions qui les définissent moralement comme héros, victimes ou auteurs de pratiques déviantes, telles que la violence ou la corruption. L'ethnographe doit donc essayer de se dégager de cet imaginaire et de ces représentations, de la prégnance de l'événement et de l'empire de la morale, ce qui est loin d'être toujours le cas. Les auteurs sont du reste le plus souvent discrets sur la façon dont ils ont accédé à leur terrain et dont ils se sont défaits de leurs préconceptions. Pour son enquête sur la police berlinoise, Andreas Glaeser (2000 : 17 *et sq.*) semble avoir contourné le premier problème en insistant sur l'intérêt qu'il portait aux policiers en tant qu'ils lui permettaient, à travers leurs pratiques, d'étudier leur identité et leurs relations à l'altérité dans l'Allemagne réunifiée, et résolu le second défi en se voyant offrir par les autorités, en guise de terrain, un district réputé pour sa tranquillité, qui l'éloignait donc de l'image traditionnelle de l'action policière.

En termes d'expérience, l'ethnographie des forces de l'ordre peut confronter le chercheur à des situations de souffrances, de violences, de déviances qui, là encore peuvent exister sur d'autres terrains, éventuellement plus tragiques, mais sont en quelque sorte consubstantielles à l'activité des policiers, dans le cadre notamment de leurs interactions avec la population. On peut en retenir deux dimensions, l'une éthique, l'autre cognitive. La dimension éthique tient à la relation contradictoire de duplicité et de complicité qui s'instaure avec les policiers. L'ethnographe établit en effet un rapport de travail avec ses interlocuteurs qui suppose une confiance et un respect réciproques. Certes, une fois les autorisations obtenues, les policiers sont tenus d'obéir à l'injonction qui leur est faite d'accepter la présence du chercheur, mais ils ont de nombreuses manières de compliquer ou ralentir son étude. Le succès de la recherche dépend donc du partenariat stratégique, voire de la sympathie ou même de la connivence qui peuvent se développer entre eux. Une forte tension existe cependant entre, d'un côté, une forme de duplicité, car le chercheur n'exprime généralement pas son opinion et notamment sa désapprobation sur ce qu'il voit ou entend, au risque, sinon, de compromettre son enquête

et, de l'autre, une forme de complicité, car il se trouve malgré lui du côté de ceux qui disposent de l'usage de la force et peuvent en abuser de diverses manières, son silence valant en quelque sorte acquiescement implicite à leurs pratiques. On est d'ailleurs parfois surpris de lire, dans des écrits de criminologues praticiens de l'observation participante, que cette dernière peut aller jusqu'à aider concrètement les policiers à accomplir leur travail, lors d'une interpellation par exemple. Quant à la dimension cognitive, elle se manifeste dans le décalage qui s'instaure entre les points de vue de la police et du chercheur dans l'interprétation de faits pour lesquels la première se trouve impliquée comme acteur et le second comme spectateur, en particulier lorsque ces faits relèvent d'écarts évidents au cadre légal ou à la norme professionnelle. Il ne s'agit plus là de l'attitude à adopter sur le terrain mais de l'analyse à produire pour rendre compte des faits. Comment entendre et prendre au sérieux les justifications par les agents d'actes problématiques qu'ils ont commis sans apparaître soi-même les justifier ? Et comment les articuler avec des interprétations anthropologiques ou sociologiques qui, de fait, tendent à montrer la mauvaise foi des agents ou leur instrumentalisation par le pouvoir ? C'est à ces difficiles interrogations de nature tant éthique que cognitive que Beatrice Jauregui (2016 : 30 *et sq.*) a été constamment confrontée lors de sa recherche en Inde : elle reconnaît une forme de « complicité stratégique » avec les policiers qui l'implique personnellement dans les violences auxquelles elle assiste, mais elle s'efforce de maintenir une « sensibilité critique » qui la conduit à mettre en question ces pratiques ; et elle souligne le défi que représente le souci de faire tenir ensemble dans l'analyse « les points de vue “émique” et “étique” », au risque de malentendus avec les agents comme avec leurs publics. Pour apporter, sinon une solution, du moins des éléments de réponse à ces dilemmes, on peut proposer un « perspectivisme critique » (Fassin 2013b) en retrouvant l'ambition nietzschéenne d'une objectivité construite à partir de la multiplication des perspectives subjectives, dont l'interprétation du chercheur permet l'articulation.

En termes enfin d'écriture, l'ethnographie de la police amplifie, comme on l'a vu pour la méthode et l'expérience, certains des enjeux qui sont communs à ce type d'exercice. Il est toutefois notable que les auteurs s'attardent rarement sur ces enjeux, comme si l'écriture se résumait au fait d'écrire, comme si le produit de la rédaction se suffisait à lui-même, comme si, donc, l'opération consistant à transformer des données recueillies sur le terrain en un texte mis à disposition du public était transparente. Je soulignerai deux de ces enjeux, l'un concernant la sélection du matériau présenté, l'autre le choix rhétorique pour le restituer.

D'une part, le travail d'écriture ne peut évidemment restituer la totalité de ce qui a été vu ou entendu. Là où la statistique permet de rendre compte, en la réduisant à des nombres, de l'exhaustivité d'une population ou d'un échantillon qui en est extrait, l'ethnographie ne peut jamais tout dire car son matériau est potentiellement sans limites. Lors du passage à l'écrit ou à toute autre forme de restitution, il est par conséquent nécessaire d'opérer un tri, c'est-à-dire de retenir ce qui est important et pertinent. Dans les travaux sur la police, comme dans bien d'autres, la tentation est grande de rapporter les faits les plus saillants, les épisodes les plus spectaculaires, les anecdotes les plus dramatiques, ce que les anthropologues appellent parfois de beaux objets, plutôt que de décrire l'inactivité et l'ennui, la routine et la lassitude. Par conséquent, alors que dans les études quantitatives la représentativité de l'échantillon et la signification des tests servent de procédures de contrôle imposées, il est de la seule responsabilité du chercheur utilisant des méthodes qualitatives, notamment par observation participante, de s'assurer que les situations, les scènes, les histoires, les citations qu'il présente fournissent une image fidèle de la réalité, du moins telle qu'il l'appréhende. D'autre part, les décisions opérées quant à la façon de décrire et de raconter, mais aussi d'interpréter, sont cruciales. Rendre compte d'une intervention brutale dans un quartier populaire ou de la mortification d'une personne interpellée met en tension l'analyse rationnelle et la dimension émotionnelle, l'explication et l'indignation, le *logos* et le *pathos* entre lesquels la recherche d'une juste distance relève de la manière qu'a le chercheur de faire justice à l'ensemble des acteurs ou peut-être de choisir son camp, autrement dit, pour rester dans la trilogie aristotélicienne, de son *ethos*, en sachant qu'il n'existe jamais d'équilibre faisant consensus en la matière. Dans son étude sur les styles de l'écriture ethnographique, John Van Maanen (1988) distingue les « récits réalistes », qui prétendent à l'objectivité et affirment implicitement l'autorité de l'ethnographe, les « récits confessionnels », qui mettent en avant la subjectivité du chercheur et contestent explicitement la possibilité d'une vérité définitive, et les « récits impressionnistes », dont il se veut le promoteur et qui recourent à des études de cas extensivement développées, selon une forme à vrai dire assez commune en anthropologie. Que l'écriture soit un enjeu crucial dans la restitution ethnographique, il n'est que de comparer deux manières de parler de la violence organisée à Chicago : l'ouvrage de Sudhir Venkatesh (2008), dont l'ethnographe, « chef de gang d'un jour », est le héros, dont les protagonistes sont des personnages hauts en couleur et dont le style s'apparente à celui du roman d'aventures ; et le livre de Laurence Ralph (2014), où la présence discrète mais nécessaire de l'ethnographe permet de porter attention aux

« blessures » physiques et morales des anciens membres de gangs autant qu'aux efforts des habitants des quartiers pauvres pour retrouver des « rêves » perdus grâce à une facture à la fois élaborée et sensible. Établir ce parallèle, c'est rappeler que, comme son étymologie l'indique, l'ethnographie est écriture et, qu'à ce titre, elle se rapproche de la fiction tout en s'en distanciant (Fassin 2014). C'est en effet dans ce travail d'écriture que se jouent l'équilibre délicat et la tension permanente entre réalité et vérité.

De ce triple examen de la contribution des études sur la police à la pratique de l'ethnographie – du point de vue de la méthode, de l'expérience et de l'écriture – on peut conclure que, s'il existe des singularités liées à l'objet, à la façon de l'aborder et aux questions qui en résultent, elles illustrent en les exacerbant une série de difficultés, de tensions et d'enjeux que l'ethnographe rencontre sur d'autres terrains. L'ethnographie de la police n'est donc pas un domaine réservé, comme tend à l'être la criminologie, mais un espace intellectuel de rencontre entre disciplines autour d'un objet commun et de mise à l'épreuve de la pratique des sciences sociales.

Ce que l'ethnographie des pratiques policières fait à la société

La police fait toutefois partie des institutions qui occupent une place singulière dans l'espace social, place qui, comme on l'a vu, est récemment devenue centrale en raison de la montée des préoccupations sécuritaires, qui semble appeler à plus de présence policière, et de la mise en cause des déviances des forces de l'ordre, qui paraît simultanément exiger plus de vigilance à l'égard de cette présence. La multiplication récente des ethnographies des pratiques policières, qu'elles soient vues du côté des forces de l'ordre ou du côté des populations où elles interviennent, a donc fait l'objet d'une réception particulière. Elles tombaient à point nommé, si l'on ose dire, pour éclairer des événements souvent tragiques et participer aux débats publics organisés par des journalistes, des responsables politiques, des membres d'organisations de droits de l'homme, mais aussi des chercheurs en sciences sociales (Fassin 2015a). Cette soudaine visibilité des travaux ethnographiques, dont la circulation est habituellement plutôt limitée à des cercles académiques restreints, n'a cependant pas été sans poser de problèmes. Le cas du livre *On the Run* d'Alice Goffman (2014) est à cet égard exemplaire.

Cette monographie de la vie quotidienne de jeunes hommes noirs dans les quartiers pauvres de Philadelphie décrit la manière dont l'accumulation de petits délits et de sanctions abusives, dans un contexte de législations

toujours plus répressives, de harcèlement policier constant et d'intransigeance des juges, enferme ces jeunes dans une sorte de piège dont ils ne parviennent à s'échapper, au moins transitoirement, qu'au prix d'une vie de fugitifs. La réception de la recherche, nourrie d'une enquête de six années et exposée dans un style expressif, s'est faite en deux temps. Pendant la première année après sa sortie, le livre a connu un succès quasiment inédit pour un travail ethnographique, tant dans la sphère académique, malgré quelques critiques, que dans le monde médiatique : il a fait l'objet d'articles élogieux dans le *New York Times*, la *New York Review of Books*, le *New Yorker*, ainsi que dans de nombreux autres journaux et magazines, tandis que son auteure était invitée à donner des dizaines de conférences dans tout les États-Unis, y compris un TED Talk visionné près d'un million de fois. Une seconde phase s'est amorcée l'année suivante avec la diffusion, dans les milieux sociologiques, d'un document anonyme de cinquante-sept pages alléguant, par une argumentation serrée, quarante-cinq faits relevant principalement de la falsification de données et de manquement à la déontologie. Ces critiques incluaient des incohérences de dates, des variations sur le nombre de personnes tuées pendant la durée de l'enquête, l'exagération de la présentation des conditions d'immersion de l'auteure sur son terrain, l'utilisation d'informations sur un protagoniste malgré son refus, le caractère invraisemblable de la dénonciation à la police d'un patient par un service hospitalier, etc. L'attaque paraissait d'autant plus extraordinaire que la précision obsessionnelle des observations suggérait une investigation de plusieurs mois, permettant de fastidieuses vérifications croisées du texte et allant jusqu'à la consultation des registres de location d'appartements pour identifier le lieu où l'ethnographe avait résidé pendant son enquête. Ces allégations, reprises dans de nombreux articles de presse dont certains auteurs étaient allés sur son terrain pour rencontrer les protagonistes de son livre et vérifier les faits qui s'y trouvaient rapportés, conduisirent l'université du Wisconsin à engager une *review* de la recherche afin de déterminer si la fraude était avérée : l'évaluation fut favorable à la jeune sociologue. Le pire, pour elle, était cependant à venir. Cette fois, il ne s'agissait plus d'éventuelles tricheries, mais d'une accusation de crime. Un professeur de droit avait remarqué, dans les annexes méthodologiques, une anecdote dans laquelle l'auteure racontait qu'à la suite de la mort d'un jeune homme qu'elle connaissait bien, elle avait accepté de conduire un ami de ce dernier décidé à venger son camarade en tuant le meurtrier. L'opération avait échoué mais, selon la loi de l'État de Pennsylvanie, l'intention d'homicide est passible de la même sanction que l'homicide et la complicité dans un tel acte n'est pas pénalement différenciée de la commission de l'acte. Le risque était désormais qu'une

action en justice fût entreprise, avec la perspective d'une longue peine d'emprisonnement. L'affaire en resta toutefois là. Alice Goffman, longtemps silencieuse, fit une réponse point par point aux critiques qui lui avaient été adressées, reconnaissant des erreurs et des maladresses, mais affirmant que certaines incohérences étaient liées à sa volonté de protéger la confidentialité de ses données, déclarant qu'elle savait que son ami ne mettrait pas sa menace de vengeance à exécution, et, de manière plus globale, défendant son intégrité intellectuelle et morale.

Cette réception en deux temps – de l'encensement au réquisitoire – appelle une double interrogation. Pourquoi une ethnographie des quartiers populaires d'une grande ville états-unienne a-t-elle reçu un accueil aussi enthousiaste ? Pourquoi, à l'inverse, cette même étude a-t-elle fait l'objet d'attaques aussi impitoyables et systématiques ? En somme : pourquoi un tel engouement et pourquoi tant de haine ? À la première question, on peut affirmer que l'originalité du matériau, la qualité de l'écriture, le caractère dramatique des récits rehaussé par une narration captivante, la richesse des descriptions de la vie dans une *innercity* expliquent en bonne part le succès de l'ouvrage, probablement dû aussi au fait que l'auteure est une jeune femme blanche qui s'aventure dans la ville noire et qu'elle porte un nom illustre dans les sciences sociales. On peut également penser que ce succès révèle la fascination qu'exerce sur un public large une forme d'exotisme de proximité qui représente la misère et la violence si près de chez soi, et que, en creux, la rareté relative de ce type d'enquête explique l'intérêt inhabituel manifesté par les sociologues et les anthropologues. Mais la seconde question est plus troublante. Certes, la réception exceptionnellement favorable de l'ouvrage a suscité quelque ombrage dans la communauté académique et le tableau sombre de la vie des familles noires a provoqué de l'agacement parmi certains intellectuels afro-américains. Ces deux éléments ne suffisent pourtant pas à expliquer la méticulosité du travail de détective pour débusquer les failles du livre et l'acharnement à démolir la crédibilité de son auteure. Il faut certainement, pour comprendre cette insistance, imaginer qu'un domaine particulièrement sensible a été touché sur le fonctionnement de la police, du système pénal et, plus largement, de la société états-unienne : ses inégalités socioraciales, ses injustices systémiques, l'illusion du « rêve américain ». Que l'ethnographie génère une telle virulence est, au fond, paradoxalement, la révélation de sa force, quand bien même la contestation de la recherche d'Alice Goffman et la défense dont elle a bénéficié en réponse étaient explicitement aussi une contestation et une défense de l'ethnographie.

En effet, cette dernière, lorsqu'elle porte sur des objets à fort investissement social et politique et qu'elle se donne les moyens d'accéder à un public plus large qu'il n'est d'usage, s'expose en même temps qu'elle expose les faits qu'elle étudie (Fassin 2015b). On ne s'étonnera donc pas que l'ethnographie des pratiques policières, qu'elle soit réalisée du point de vue des forces de l'ordre ou du point de vue des populations qui en ont l'expérience, suscite des réactions véhémentes, y compris parmi les experts du domaine qui, peu familiers de cette approche et parfois embarrassés de ce qu'elle révèle, se font les protecteurs à la fois de l'institution policière à laquelle ils sont liés et des méthodes scientifiques dont ils ont l'habitude. Car l'ethnographie produit, chez le lecteur, un double effet de réalisme et de véridiction : réalisme des situations, des scènes et des dialogues rapportés sans les filtres habituels de l'exposé savant ; véridiction de l'énoncé reposant sur la croyance que l'auteur a bien vu et entendu ce qu'il relate. Ces deux éléments ne sont cependant pas sans ambiguïté et justifient les précautions précédemment mentionnées. Lorsque l'ethnographie pénètre l'espace public, dotée *a priori* de cette double autorité, il importe en particulier de rappeler qu'elle n'offre que l'une des représentations possibles de la réalité et que l'une des modalités possibles d'accès à une certaine vérité. Tout au plus peut-elle se revendiquer, par rapport aux autres voix qui veulent se faire entendre dans le débat public, de sa triple exigence théorique, épistémologique et éthique.

*Institute for Advanced Study
School of Social Science, Princeton (États-Unis)
École des hautes études en sciences sociales
Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS), Paris
dfassin@ias.edu*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : ethnographie/*ethnography* – police/*policing* – criminologie/*criminology* – public – méthode/*method* – expérience/*experience* – écriture/*writing*.

- Alves de Araújo, Fábio
2014 *Das "técnicas" de fazer desaparecer corpos. Desaparecimentos, violência, sofrimento e político*. Rio de Janeiro, Lamparina.
- Anderson, Elijah
1990 *Streetwise. Race, Class, Change in an Urban Community*. Chicago, University of Chicago Press.
- Banton, Michael
1964 *The Policeman in the Community*. New York, Basic Books.
- Bazin, Jean
2008 *Des clous dans la Joconde. L'anthropologie autrement*. Toulouse, Anacharsis (« Essais »).
- Bittner, Egon
1979 [1970] *The Functions of the Police in Modern Society. A Review of Background Factors, Current Practices, and Possible Role Models*. Cambridge, Oelgeschlager, Gunn & Hain.
- Braford, Ben et al.
2016 *The Sage Handbook of Global Policing*. New York, Sage.
- Brodeur, Jean-Paul
2010 *The Policing Web*. Oxford-New York, Oxford University Press (« Studies in Crime and Public Policy »).
- Caldeira, Teresa P. R.
2000 *City of Walls. Crime, Segregation, and Citizenship in São Paulo*. Berkeley, University of California Press.
- Coates, Ta-Nehisi
2015 *Between the World and Me*. New York, Spiegel & Grau.
- Cooper-Knock, Sarah Jane & Oliver Owen
2014 « Between Vigilantism and Bureaucracy : Improving Our Understanding of Police Work in Nigeria and South Africa », *Theoretical Criminology* 19 (3) : 355-375.
- Denyer Willis, Graham
2015 *The Killing Consensus. Police, Organized Crime, and the Regulation of Life and Death in Brazil*. Berkeley, University of California Press.
- Durão, Susana
2008 *Patrulha e proximidade. Uma etnografia da polícia em Lisboa*. Coimbra, Almedina.
- Ericson, Richard V.
1982 *Reproducing Order. A Study of Police Patrol Work*. Toronto, University of Toronto Press (« Canadian Studies in Criminology » 5).
- Fassin, Didier
2013a « Maintien de l'ordre : les justifications morales des déviances policières », in Didier Fassin et al., *Juger, réprimer, accompagner. Essai sur la morale de l'État*. Paris, Le Seuil : 135-166.
2013b « Scenes from Urban Life : A Modest Proposal for a Critical Perspectivist Approach », *Social Anthropology* 21 (3) : 371-377.
2014 « True Life, Real Lives : Revisiting the Boundaries Between Ethnography and Fiction », *American Ethnologist* 41 (1) : 40-55.
2015a « La vie publique des livres », in Didier Fassin, *La Force de l'ordre. Une anthropologie de la police des quartiers*. Paris, Le Seuil (« Points. Essais » 753) : 367-388.
2015b « The Public Afterlife of Ethnography », *American Ethnologist* 42 (4) : 592-609.
2016 « Boredom », in Didier Fassin, ed., *Writing the World of Policing. The Difference Ethnography Makes*. Chicago, University of Chicago Press [à paraître].

Ferrell, Jeff

2004 « Boredom, Crime and Criminology », *Theoretical Criminology* 8 (3) : 287-302.

Foucault, Michel

2009 *Sécurité, Territoire, Population. Cours au Collège de France, 1977-1978*. Paris, Gallimard-Le Seuil (« Hautes Études »).

Frederic, Sabina et al., eds

2014 *De armas llevar. Estudios socio-antropológicos sobre los quehaceres de policías y de las fuerzas de seguridad*. La Plata, Ediciones de Periodismo y Comunicación.

Garriott, William

2011 *Policing Methamphetamine. Narcopolitics in Rural America*. New York, New York University Press.

Garriott, William, ed.

2013 *Policing and Contemporary Governance. The Anthropology of Police in Practice*. New York, Palgrave Macmillan.

Gauthier, Jérémie

2015 « Origines contrôlées : police et minorités en France et en Allemagne », *Sociétés contemporaines* 97 : 101-127.

Glaeser, Andreas

2000 *Divided in Unity. Identity, Germany, and the Berlin Police*. Chicago, University of Chicago Press.

Goffman, Alice

2014 *On the Run. Fugitive Life in an American City*. Chicago-London, University of Chicago Press.

Goldstein, Daniel M.

2012 *Outlawed. Between Security and Rights in a Bolivian City*. Durham, Duke University Press.

Herbert, Steven K.

2006 *Citizens, Cops, and Power. Recognizing the Limits of Community*. Chicago, University of Chicago Press.

Hornberger, Julia

2011 *Policing and Human Rights. The Meaning of Violence and Justice in the Everyday Policing of Johannesburg*. Oxon-New York, Routledge.

Jauregui, Beatrice

2016 *Provisional Authority. Police, Order, and Security in India*. Chicago, University of Chicago Press.

Jobard, Fabien

2002 *Bavures policières ? La force publique et ses usages*. Paris, La Découverte (« Textes à l'appui. Série Politiques et sociétés »).

Lévi-Strauss, Claude

1958 *Anthropologie structurale*. Paris, Plon.

Mainsant, Gwénaëlle

2013 « Gérer les contradictions du droit "par le bas" : logiques de police en concurrence dans le contrôle de la prostitution de rue à Paris », *Actes de la recherche en sciences sociales* 198 : 23-34.

Manning, Peter K.

1997 [1977] *Police Work. The Social Organization of Policing*. Long Grove, Waveland Press.

Martin, Jeffrey T.

2014 « The Confucian Ethic and the Spirit of East Asian Police : A Comparative Study in the Ideology of Democratic Policing », *Crime, Law & Social Change* 61 (4) : 461-490.

Moreau de Bellaing, Cédric

2015 *Force publique. Une sociologie de l'institution policière*. Paris, Economica (« Études sociologiques »).

Moskos, Peter

2008 *Cop in the Hood. My Year Policing Baltimore's Eastern District*. Princeton, Princeton University Press.

Penglase, Ben

2014 *Living with Insecurity in a Brazilian Favela. Urban Violence and Daily Life*. New Brunswick, Rutgers University Press.

Punch, Maurice

1979 *Policing the Inner City. A Study of Amsterdam's Warmoesstraat*. London, Macmillan.

Ralph, Laurence

2014 *Renegade Dreams. Living Through Injury in Gangland Chicago*. Chicago, University of Chicago Press.

Reiss, Albert J.

1971 *The Police and the Public*. New Haven-London, Yale University Press.

Rios, Victor M.

2011 *Punished. Policing the Lives of Black and Latino Boys*. New York, New York University Press (« New Perspectives in Crime, Deviance, and Law Series »).

Skolnick, Jerome H.

1966 *Justice Without Trial. Law Enforcement in Democratic Society*. New York, John Wiley & Sons.

Steinberg, Jonny

2008 *Thin Blue. The Unwritten Rules of Policing in South Africa*. Johannesburg, Jonathan Ball.

Steinmetz, George

2005 « Positivism and Its Others in the Social Sciences », in George Steinmetz, ed., *The Politics of Method in the Human Sciences. Positivism and Its Epistemological Others*. Durham, Duke University Press : 1-56.

Van Hulst, Merlijn

2013 *Politieverhalen. Een etnografie van een belangrijk aspect van politieculturen*. Apeldoorn, Politie & Wetenschap / Tilburg, Tilburg University.

Van Maanen, John

1978 « On Watching the Watchers », in Peter K. Manning & John Van Maanen, eds, *Policing. A View from the Street*. Santa Monica, Goodyear Publ. Co. : 309-349.

1988 *Tales of the Field. On Writing Ethnography*. Chicago-London, University of Chicago Press.

Venkatesh, Sudhir

2008 *Gang Leader for a Day. A Rogue Sociologist Takes to the Streets*. New York, Penguin Books.

Verdery, Katherine

2013 *Secrets and Truths. Ethnography in the Archive of Romania's Secret Police*. Budapest-New York, Central European University Press.

Westley, William A.

1970 [1950] *Violence and the Police. A Sociological Study of Law, Custom, and Morality*. Cambridge, MIT Press.

Wilson, James Q.

1968 *Varieties of Police Behavior. The Management of Law and Order in Eight Communities*. Cambridge, Harvard University Press.

Young, Malcolm

1991 *An Inside Job. Policing and Police Culture in Britain*. Oxford, Clarendon Press / New York, Oxford University Press.